



HAL
open science

”Nous avons perdu notre lien à la nature” : le mythe de la faute des modernes ?

Delphine Hyvrier

► **To cite this version:**

Delphine Hyvrier. ”Nous avons perdu notre lien à la nature” : le mythe de la faute des modernes ?. Azimuts, 2021, 54, p.16-38. hal-04015736

HAL Id: hal-04015736

<https://hal.science/hal-04015736>

Submitted on 6 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License



« NOUS AVONS PERDU NOTRE LIEN À LA NATURE »

Le mythe de la faute des modernes ?

Delphine Hyvrier

Delphine Hyvrier mène une thèse de recherche-crédation en arts industriels (CyDRe, DDL Esadse/CIEREC – université Jean-Monnet).

« Comme des idiots, nous avons perdu notre lien à la nature¹. » Cette phrase, extraite d'une lettre de David Hockney à Ruth Mackenzie, directrice artistique du Châtelet, fut relayée par un nombre considérable de médias, en ce mois d'avril confiné.

Il faut dire qu'observer ce printemps apparaître à travers les fenêtres, derrière les grilles des parcs, dans une limite d'un kilomètre

2
Voici un florilège non exhaustif dont les sources sont consultables en ligne, en date de rédaction de l'article :

Layla Landry, « Coronavirus : un chevreuil en centre-ville, des colverts dans la rue, comment la nature reprend ses droits », France 3 Grand Est, 6 avril 2020 ; « Déconfinement : faut-il laisser la nature reprendre ses droits ? », France 2, « Le 13 Heures », 23 mai 2020 ; Boris Granger, « Coronavirus : la nature reprend-elle vraiment ses droits ? L'avis de l'ornithologue picard Philippe Carruette », France 3 Hauts-de-France, 26 mars 2020 ; Julie Pacorel et Laure Fillon, « Les humains sont confinés, la nature reprend ses droits », *L'Orient-Le Jour*, 29 mars 2020 ; Patrick Isson, « Confinement : la pollution sonore diminue et la nature reprend ses droits en ville », RTL, 20 avril 2020 ; Amaury Lelu, « En Italie, la nature reprend ses droits durant la crise sanitaire », *We Demain*, 20 mars 2020 ; Guilhem Richaud, « À Agde, pendant le confinement, la nature reprend ses droits », *Le Midi libre*, 24 avril 2020 ; Céline Peschard, « Quand la nature reprend ses droits grâce au confinement », *Au féminin*, 20 mars 2020.

David Hockney,
Lettre à Valérie Duponchelle du 16 avril 2020, publiée dans *Le Figaro* (Valérie Duponchelle, « Lettre ouverte de David Hockney à la France : "J'ai 83 ans, je vais mourir..." », *Le Figaro*, 16 avril 2020 [consultable en ligne]), *Numéro* (Lolita Mang, « David Hockney rédige une lettre ouverte pour la France », *Numéro*, 16 avril 2020 [consultable en ligne]) ; reprise également à la radio, sur France Inter (Augustin Trapenard, « "Comme des idiots, nous avons perdu notre lien avec la nature..." – David Hockney », France Inter, 16 avril 2020 [consultable en ligne]).

autour de chez soi, fut source d'intense réflexion quant à notre rapport à la nature. Je n'ai jamais autant vu employée l'expression « la nature reprend ses droits » que ces derniers mois², pour témoigner des pérégrinations animales dans nos villes *humaines*. Ces présences animales, celle du virus dont les origines se trouveraient dans la faune sauvage, appellent un constat clair : nous, humains, prenons trop de place. Nous empiétons sur le territoire des autres espèces. Et cet empiètement s'expliquerait, entre autres, par cette perte de lien à la nature, par cette aveugle croyance moderne en la domination légitime de notre espèce sur le reste du vivant.

C'est même cette croyance dans la domination humaine qui serait la cause de l'anthropocène, cette hypothèse en débat qui ferait de nos activités depuis l'ère industrielle une force si puissante qu'elle marquerait la Terre jusque dans ses strates géologiques.

Les théoricien-ne-s de l'anthropocène depuis les sciences sociales, comme Bruno Latour, Donna Haraway, Philippe Descola, Tim Ingold, montrent que ce rapport de domination à la nature n'est pas propre à tous les humains, qu'il n'est pas universel : c'est une représentation culturelle, une croyance occidentale, issue de l'idéologie des modernes³. Cette pensée moderne serait un héritage d'une philosophie des Lumières ayant évolué, avant de trouver une place hégémonique dans les politiques économiques et de reconstruction de l'après-guerre. Latour, par exemple, analyse la place du vivant dans des textes scientifiques et juridiques fondateurs du XIX^e siècle, et observe que, dans nos pratiques et langages modernes, la nature est regardée comme « la multitude muette et matérielle des objets ⁴ » qui ne peut être représentée que par des scientifiques. Les humains sont, de leur côté, des sujets de droit et forment une société dont la nature est exclue, puisqu'elle est perçue uniquement comme une ressource passive et exploitable. Cette distinction entre nature et culture aurait été le dogme sur lequel se serait constituée notre société occidentale, s'illustrant même dans notre façon de produire et d'utiliser des bâtiments, des objets, nous séparant toujours plus de notre contexte vivant : « Pour nous faciliter la tâche, nous inventons des objets techniques : une voiture, un TGV, un avion, mais aussi un téléphone, si possible portable pour nous détacher complètement de tout lieu concret. Et nous nous empressons de considérer ces divers gadgets comme autant d'« objets » que nous avons « produits », en leur donnant une existence autonome, hors sol, séparée de nous et de leur environnement⁵. »

Sans nul doute, le confinement a mis en évidence cette mise à distance du vivant qui, alors que nous nous enfermions, « reprenait ses droits » dans les espaces urbains dont nous les aurions exclus.

Brouillant ainsi les frontières dans lesquelles les modernes auraient forclos ces notions de nature et de culture, ce phénomène fournit une étude de cas fascinante de cohabitation interspèce. La leçon est particulièrement enthousiasmante pour les artistes, les architectes, les designers et les urbanistes auxquels il revient désormais de « repenser notre lien⁶ » au vivant à l'issue de cette crise ; de penser des formes, des usages, s'appuyant sur des imaginaires plus inclusifs, moins anthropocentrés⁷. De nombreuses initiatives s'y engageaient avant le confinement :

3

Bruno Latour,
*Nous n'avons jamais
été modernes. Essai
d'anthropologie symétrique*,
Paris, La Découverte,
« L'Armillaire », 1991.

4

Ibid., p. 46.
2012, p. 28-39.

5

Tim Ingold, cité
dans Saskia Walentowitz,
Yves Citton, « Pour une écologie
des lignes et des tissages »,
Revue des livres,
n° 4, mars, 2012, p. 28-39.

6

Aude Massiot, « Jane Goodall,
"Il faut repenser notre relation
aux animaux" », *Libération*, chronique
« Le Fil vert », 22 avril 2020 [consultable
en ligne] ; Francis Leconte, « Philippe
Descola, "Il faut repenser les rapports
entre humains et non-humains" »,
Le Journal du CNRS, 3 juin 2020
[consultable en ligne].

7

Comme a notamment
pu le proposer Arturo

Escobar : Je propose d'appeler "design pluriversel" cette activité essentielle aux transitions visant à créer le contexte technologique, social et écologique adapté au développement de multiples formes de connaissances et de mondes, humains comme non humains, et ce dans une dynamique d'enrichissement mutuel. » *Sentir-Penser avec la terre, une écologie au-delà de l'Occident*, Paris, Seuil, Anthropocène, 2018, p. 164.

le livre *Terra Forma. Manuel de cartographies potentielles*, d'Alexandra Arènes, Axelle Grégoire et Frédérique Aït-Touati, nous invitant par de nombreuses méthodes à cartographier la diversité de nos relations au vivant, le travail de Neri Oxman ou de Stefano Mancuso à la triennale de Milan, *Broken Nature*, s'inspirant de végétaux au cours du processus créatif et non seulement en tant que matière première, ou encore *Le Parlement de Loire*, série d'audiences pluri-disciplinaires proposée par le plasticien et écrivain Camille de Toledo visant à présenter un rapport à l'Assemblée nationale pour faire de la Loire une entité juridique.

Pourtant, j'aimerais émettre ici plusieurs doutes quant à cette sensation de perte de lien à la nature et cette opposition moderne entre nature et culture. La nature a-t-elle tant été absente de la pensée moderne? Celle-ci a-t-elle construit nos environnements quotidiens sur un mépris si avéré du vivant, de ses processus, de la diversité de ses espèces?

Il me semble que la relation entre humains et nature n'a en fait jamais cessé d'interroger les Occidentaux dans la construction de la modernité.

Ignorer ces questionnements complexes, n'est-ce pas mythifier l'implication de ce courant de pensée et de création dans les débats écologiques actuels?

Enfin, aujourd'hui, alors qu'il est question de revenir sur les erreurs de ces modernes, n'y aurait-il pas un phénomène d'idéalisation du renouveau que serait ce rapport au vivant?

Prenons les grands ordonnateurs de la modernité à qui sont attribués les principes organisationnels des villes, des bâtiments et des objets que nous utilisons quotidiennement. Ceux qui nous auraient mis à distance du vivant. Quel mépris pour la nature y a-t-il chez le pionnier de l'architecture moderne Adolf Loos, lorsque dans ses *Règles pour qui construit en montagne*, de 1913, il note à ce propos : « La plaine exige une organisation verticale, la montagne une organisation horizontale. L'œuvre humaine ne doit pas entrer en compétition avec l'œuvre divine⁸ » ? Quelle absence de considération des connaissances vernaculaires, de la place des éléments et du climat quand il somme l'architecte d'observer les pratiques de construction paysannes, qu'il estime plus proches de la vérité que celle des constructions bourgeoises ? « Ne pense pas au toit, mais à la pluie et la neige. C'est ainsi que pense le paysan qui construira le toit le plus plat qu'il le peut avec les moyens dont il dispose. En montagne la neige ne doit pas tomber du toit quand elle le veut, mais quand le paysan le veut. »

⁸
Cité dans
Françoise Véry,
« Les Alpes, introduction
à une autre histoire de
l'architecture. Morceaux
choisis », *Revue
de géographie alpine*,
t. LXXXIV, 1996,
p. 107.

Aussi troublant que cela puisse paraître aujourd'hui, Le Corbusier, le pape du béton, prenait la nature comme modèle. Il écrit, lyrique, dans *Vers une architecture*, en 1923 : « Les créations de la technique machiniste sont des organismes tendant à la pureté et subissant les mêmes règles évolutives que les objets de nature qui suscitent notre admiration. »

Et dans *La Charte d'Athènes*, à la fois programme et manifeste

de l'architecture moderne établi suite aux Congrès

internationaux de l'architecture moderne (CIAM),

9
Le Corbusier,
La Charte d'Athènes, Paris,
« Points, Essais », 2016
[1933]. p.36.

il écrit : « L'individu qui perd contact avec la nature en est diminué et paie cher, par la maladie, par la déchéance, une rupture qui affaiblit le corps

et ruine sa sensibilité corrompue par les joies illusoire de la ville⁹. »

Hannes Meyer, directeur du Bauhaus de 1928 à 1930, se réfère pour sa part aux processus biologiques dans son manifeste *Construire*, de 1928 pour asseoir sa théorie fonctionnaliste : « Penser le bâtiment en termes fonctionnels et biologiques comme le fait de donner forme à un processus vivant mène logiquement à la pure construction : ces formes constructives n'ont pas de pays d'origine, elles sont l'expression d'une tendance internationale de la pensée architecturale. »

Il me semble important de noter que, dans ces trois cas, la nature n'est pas citée en tant qu'objet inerte. Elle y apparaît autant comme inspiration spirituelle que comme modèle constructif, et bien que ces considérations insistent sur la fonctionnalité des espaces et des objets, elle n'est pas réduite à un strict mécanisme, ou un ensemble de choses passives et objectivables. C'est donc en s'inspirant de la nature dans leur esthétisation du progrès technique que ces architectes et designers ont accompagné la mondialisation technologique, la mise en place de production et une consommation de masse, et de leurs désastres écologiques.

On pourrait également imaginer qu'ils travaillaient ce rapport à la nature sans connaître les incidences écologiques de la production industrielle qu'ils plébiscitaient alors, peut-être par manque de données pour l'analyser, les dégradations environnementales étant moins notables qu'aujourd'hui. Mais tel n'est pas le cas : Christophe Bonneuil et Pierre de Jouvancourt l'ont montré¹⁰, les conséquences néfastes de l'industrialisation, autant sur les travailleur·euse·s que sur le climat et les écosystèmes, ont été identifiées et

dénoncées dès leur début. En 1850, le géographe Élisée Reclus rédigeait *Du sentiment de nature dans les sociétés modernes* et accusait industriels, agriculteurs et touristes d'enlaidir les paysages de leurs activités : « De vastes contrées qui jadis étaient belles à voir et qu'on aimait à parcourir sont entièrement déshonorées, et l'on éprouve un sentiment de véritable répugnance à les regarder.

10
Jean-Baptiste Fressoz
et Fabien Locher, « Le climat
fragile de la modernité. Petite
histoire climatique de la réflexivité
environnementale », *La Vie des idées*,
20 avril 2010 [consultable en ligne].

11
Élisée Reclus, « Du sentiment de nature
dans les sociétés modernes »,
Revue des Deux Mondes, vol. LXIII,
15 mai 1866 [consultable
en ligne sur Gallica].

D'ailleurs, il arrive souvent que l'agriculteur, pauvre en science comme en amour de la nature, se trompe dans ses calculs et cause sa propre ruine par les modifications qu'il introduit sans le savoir dans les climats.

De même il importe peu à l'industriel, exploitant sa mine ou sa manufacture en pleine campagne, de noircir l'atmosphère des fumées de la houille et de la vicier par des vapeurs pestilentielles¹¹.»

En 1863, le zoologue Karl Möbius observait déjà les conséquences de la surpêche en étudiant des populations d'huîtres dans la rade d'Oléron. Il estimait cette surpêche encouragée par l'arrivée du train, incitant les habitant.e.s à pêcher plus pour pouvoir exporter leur récolte au-delà de la région¹².

Au Congrès international pour la protection des paysages de 1909, les participants, scientifiques, artistes, politiques, dénonçaient sans ambiguïtés « les dangers que font courir à la nature l'industrie et le tourisme qui devient parfois ravageur à l'égal de l'industrie¹³ ».

Plus radicalement encore, en 1938, l'American Committee for Wildlife Protection établissait que la civilisation était en soi un problème pour la protection de la nature¹⁴. D'autres rapports scientifiques, juridiques, politiques identifiaient et communiquaient très clairement, très tôt, les incidences environnementales de telles entreprises¹⁵.

Une courte incursion dans l'histoire de l'écologie démontre que les désastres écologiques industriels actuels ne sont pas la cause de méconnaissances des conséquences de ces activités. Notons au passage l'absence d'unanimité chez les scientifiques quant à une domination physique et morale légitime car moderne des humains sur la nature, ou encore celle de consensus éthique et idéologique quant aux projets industriels. Pourtant, ces débats n'ont pas empêché Loos, Meyer, Le Corbusier, et avec eux d'autres figures de la modernité, telles que Bruno Taut ou Hendrik Petrus Berlage, de prendre la nature et son harmonie pour modèle dans leurs projets.

Je me permets de noter encore : en cette fin XIX^e, début XX^e, le fonctionnalisme des architectes, designers et urbanistes modernes n'était pas la seule école théorique. Au cœur de la réflexion de certaines de ces autres théories, la nature occupait une place de choix.

16
Ebenezer Howard,
*To-Morrow: A Peaceful Path
to Real Reform*, Londres, Swan
Sonnenschein, 1898, p. 6 [consultable
en ligne sur [www.archive.org/details/
tomorrowpeaceful00howa](http://www.archive.org/details/tomorrowpeaceful00howa)].

En 1898, face à l'exode rural et au
surpeuplement des villes, Ebenezer Howard
proposait le projet des cités-jardins, dont sont
inspirés nombre de quartiers et banlieues
pavillonnaires en France et dans le monde.

12
Jean-Paul Deléage,
Une histoire de l'écologie,
Paris, Seuil, « Sciences », 1991.
13
Congrès international pour la protection
des paysages, Paris, 1909. *C.R. revu
et annoté*, 1909, Paris, Société pour
la protection des paysages de France,
1910 [consultable en ligne sur Gallica].
14
François Jarrige, *Technocritiques*,
Paris, La Découverte, 2014.
15
La première loi de protection
environnementale date de 1906, par
exemple. Pour plus de détails historiques
sur les conséquences environnementales,
voir Jean-Baptiste Fressoz, Christophe
Bonneuil, *L'Événement anthropocène*,
Paris, Seuil, « Anthropocène », 2013
et Armel Campagne, *Capitalocène,
aux racines du dérèglement climatique*,
Paris, Éditions Divergences,
« Pensée radicale »,
2017.

Ces espaces¹⁶ devaient permettre de combiner les atouts de la ville et de la campagne pour les habitants ainsi que de rééquilibrer l'économie, en créant « un mouvement spontané des habitants de nos villes surpeuplées au sein de notre douce mère nature, qui est à la fois source de vie, joie, de richesse et de pouvoir ». En France, le mouvement des jardins ouvriers, travaillant pour l'hygiène et le repos des travailleur·euse·s par le jardinage, se développa à partir de 1906, témoignant d'une prise en compte de la nécessité de contact avec une forme de nature ; contact aussi esthétique qu'hygiénique ou alimentaire. Parmi les penseurs et urbanistes influents de l'époque, citons également Patrick Geddes et Oswald Spengler. Le premier, urbaniste, biologiste de formation, appuyait ses théories sur une étude attentive des interactions entre humains et milieu naturel,

17

Michel Ragon, *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes 2, Naissance de la cité moderne (1900-1940)*, Paris, Seuil, « Essais », 2010.

18

Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident I et II. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, 1931, cité dans Michel Ragon, *ibid.*

19

Serge Audier, *L'Âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, 2019.

20

« The Use and Abuse of Vegetational Concepts and Terms » cité dans Jean-Paul Deléage, *Une histoire de l'écologie*, *op. cit.*

considérant que l'influence de l'environnement sur ceux-ci était plus déterminante encore que celle de son hérédité¹⁷. Le second était un philosophe qui, en comparant les cités européennes à des organismes vivants déclinants, fournit malgré lui un terreau à l'idéologie nazie¹⁸. Chez ces deux théoriciens, l'humain, qu'il soit habitant ou citoyen était envisagé comme faisant partie du vivant. Ce point de vue était partagé par des chercheur·euse·s de diverses disciplines, qui revendiquaient d'étudier et d'enseigner les sciences en incluant l'humain dans l'étude des interrelations écosystémiques et non en tant que sujet maître et possesseur de la nature. C'était notamment le cas du géographe, alpiniste et cartographe Franz Schrader 1906¹⁹ et d'Élisée Reclus, son cousin, qui clamait dans

le texte cité plus haut que l'homme moderne se devait d'apprendre autant de la nature sauvage que de la civilisation. Le botaniste Arthur George Tansley argumentait quant à lui, en 1935: « Nous ne pouvons pas nous limiter aux entités prétendument "naturelles" et laisser de côté les processus et phénomènes végétaux que nous fournissons aujourd'hui abondamment les activités de l'homme²⁰. » Là encore, le vivant, son évolution sous l'action humaine, et inversement, sont sujets de théories complexes, attestant d'une réflexivité interdisciplinaire constante.

La question des relations entre les humains et le vivant semble donc avoir été le sujet d'un questionnement interdisciplinaire récurrent en art, architecture, design, science et politique autant pour les adeptes de la modernité que ses contradicteur·trice·s au cours du XIX^e et XX^e siècle. Le concept de nature en lui-même a pu servir à légitimer des interprétations idéologiques, spirituelles, esthétiques, allant, sur le spectre politique, de l'extrême droite (dans le cas des interprétations de Spengler

par les nazis) à l'extrême gauche (pour le géographe anarchiste et libertaire Reclus), en s'appuyant aussi bien sur des analyses matérielles que symboliques. Il m'apparaît donc essentialisant d'affirmer que la modernité a fait une distinction si nette entre nature et culture.

Dès lors que les thèses modernes sont peu à peu devenues dominantes en urbanisme, architecture et design, comment auraient-elles pu donner l'impression d'éloigner les humains de la nature tout en la prenant pour inspiration ? Pourquoi, malgré ces recherches autant artistiques qu'architecturales ou scientifiques établissant clairement l'humain comme étant partie intégrante de la nature, aurait-on aujourd'hui « perdu notre lien avec la nature » ?

J'aimerais beaucoup avoir une réponse rapide et efficace, universelle et artistiquement aussi enthousiasmante que celle des théoricien-ne-s de l'anthropocène. Dire qu'il faut dépasser les dogmes modernes pour reconsidérer notre rapport au vivant. Mais je n'ai qu'une piste, ne menant à aucune solution claire, à aucune formule, et des plus décevante par sa pondération. Une piste qui peut se résumer en une question : et si la nature dont nous nous sentons éloigné-e-s aujourd'hui n'était pas celle dont iels s'inspiraient hier ?

Il s'agit alors de considérer les cadres sociaux, culturels et historiques par lesquels nous appréhendons ces questions de nature et de culture. Les géographes Éric Glond et Paul Arnould résument en une belle formule²¹ : « La nature des uns n'est jamais vraiment celle des autres [...], la nature d'hier n'est pas toujours celle d'aujourd'hui, [...] la nature d'ici n'a pas grand-chose à voir avec celle d'ailleurs. »

À regarder ces termes de près, on peut facilement concevoir qu'il n'y a pas l'homme d'un côté et la nature de l'autre, mais une multiplicité de communautés humaines, coexistant avec une infinité d'écosystèmes, générant donc une extrême diversité de relations à la nature. C'est ce que soulève Philippe Descola dans *Par-delà nature et culture*²². À cette relativité culturelle et géographique, il faut ajouter un facteur historique.

Les cultures évoluent, la nature aussi, et ce que l'on entend par nature d'une décennie à l'autre ne désigne pas forcément la même réalité, on ne lui associe pas les mêmes valeurs. L'exemple de la fondation des parcs naturels nationaux est une étude de cas fréquente dans l'histoire environnementale qui permet d'explicitier cette notion de relativité. Si, aujourd'hui, cette appellation évoque la préservation d'écosystèmes, la recherche scientifique ou encore la lutte contre le dépeuplement du milieu rural, ce ne sont pas les premiers arguments pour lesquels ces parcs ont été conçus.

21

Paul Arnould et Éric Glond, « Wilderness, usages et perceptions de la nature en Amérique », *Annales de géographie*, vol. III, n° 649, 2006, p. 227-238.

22

Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2005.

23

Marcel Jain, « Les sociétés sportives d'alpinistes et les refuges de montagne dans les Alpes françaises depuis 1874 », *Revue de géographie alpine*, 1975.

Aux États-Unis ou en France, il s'agissait, premièrement, de conserver des lieux de nature exaltant la beauté de la patrie et, par là, le sentiment patriotique chez les citoyens²³. Deuxièmement, l'intention était également de permettre le développement de qualités viriles chez les hommes issus

24

William Cronon,
« Le problème de la
wilderness, ou le retour vers
une mauvaise nature », *Écologie
politique*, n° 38, 2009, p. 173-199.

25

Kenny Cupers, « Bodenständigkeit:
The Environmental Epistemology
of Modernism », *The Journal
of Architecture*, n° 8,
16 novembre 2016.

de l'élite bourgeoise de cette époque, au contact de la nature sauvage. Les cités industrielles étant supposées trop confortables et « féminisantes », elles empêchaient l'épanouissement des dites qualités nécessaires à la prestance des représentants de la nation²⁴. Si cette perception de la nature sauvage peut sembler aux antipodes de celle que nous pouvons avoir aujourd'hui, ce n'est pas parce que les décideurs du siècle dernier avaient tort, c'est parce que ces perceptions ont évolué – sauf peut-être chez certain-e-s survivalistes identitaires. Autre exemple : la puissante relation de l'homme à la nature, à son territoire, était au cœur de l'idéologie nazie. Cette pensée s'est soldée par la valorisation de l'architecture vernaculaire allemande et l'éradication des espèces végétales considérées comme étrangères afin de valoriser le milieu de vie qui aurait permis à la « race aryenne » de développer sa prétendue supériorité en s'ancrant dans un rapport à la terre sain et vertueux²⁵. Toutefois, lorsque des gens réhabilitent aujourd'hui des fermes selon des techniques traditionnelles, cultivent des espèces locales, et sont heureux de faire vivre le terroir, c'est – *a priori* – rarement avec l'idée de faire revivre les idéaux du Troisième Reich. Dans ces deux exemples, on peut constater que le mot « nature » ne recouvrait pas les mêmes significations pour les idéologues nazis que pour les bourgeois-e-s américain-e-s du XIX^e siècle. À cette même époque, les populations autochtones aux États-Unis, peu à peu exclues de leurs territoires afin que ceux-ci correspondent mieux à l'idée de nature sauvage²⁶ que s'en faisaient lesdit-e-s bourgeois-e-s, ne percevaient sans doute pas la nature de la même façon que ces dernie-ère-s, tandis que les ouvrier-ère-s agricoles devaient également en avoir une conception différente.

26

John Baird Callicot,
« Contemporary Criticisms of
the Received Wilderness Idea »,
*Wilderness Science in a Time of
Change: A Conference. Volume 1:
Changing Perspectives and Future
Directions*, Missoula, Ogden Department
of Agriculture, Forest Service, Rocky
Mountain Research Station, 1999, p.25.

27

William Cronon, « De l'utilité de l'histoire
environnementale », *Nature et récits.
Essais d'histoire environnementale*,
trad. Mathias Lefèvre, Bellevaux,
Éditions Dehors, 2016,
p. 263.

« Toute connaissance environnementale est culturellement construite et historiquement contingente, y compris la nôtre. [...] Il faut admettre le fait humiliant que nous ne pouvons pas connaître la nature de manière immédiate. Nous la rencontrons par le biais de nos croyances, de nos institutions culturelles, de nos structures de connaissances²⁷ », écrit l'historien William Cronon dans *De l'utilité de l'histoire environnementale*. En accédant à la nature par des cadres sociaux et culturels,

nos perceptions de la nature, même entre contemporains, ne sont pas semblables. La nature, comme concept objectif, état ou vérité immuable, n'existe pas. Les cultures par lesquelles nous l'appréhendons nous font associer à une certaine définition du vivant des croyances politiques ou spirituelles, des valeurs, des pratiques précises. Ce que nous appelons « nature » est un concept extraordinairement mouvant; un véritable fourre-tout idéologique tant il évolue en fonction des projets de société, des croyances, des influences culturelles.

À leur époque, Loos et Le Corbusier se sentaient probablement en lien avec la nature dans leurs bâtiments; en lien avec *leur propre représentation* de la nature. Si l'on considère le concept de nature non pas comme une réalité, mais comme un mot-valise portant nos interprétations culturelles et sociales du vivant, chacune de leurs interprétations est vraie et valable. Les pratiques et propos des architectes et designers modernes peuvent être interprétés légèrement différemment en appliquant ces concepts issus de l'histoire environnementale. Lorsque Le Corbusier parle de nature, il parle de l'équilibre des matières permis par les lois physiques: « L'ingénieur, inspiré par la loi de l'économie et conduit par le calcul, nous met en accord avec les lois de l'univers. Il atteint l'harmonie », (*Vers une architecture*), pas du jardinage qu'il décrit par ailleurs comme « une corvée », « déformant » le corps des ouvrier·ère·s et au cours duquel l'arrosage et la gestion des escargots seraient selon lui « un martyr²⁸ ». Adolf Loos écrit également, dans *Règles pour qui construit en montagne*: « Fais attention aux formes avec lesquelles construit le paysan. Car il s'agit du savoir ancestral légué par ses pères. Cherche toutefois à découvrir les raisons qui ont produit ces formes. Si les progrès techniques permettent de les améliorer, il faut toujours adopter ces améliorations. Le fléau a été remplacé par la batteuse. » Loos et Le Corbusier évoquent bel et bien la nature, mais depuis un cadre social et culturel qui leur fait percevoir le travail de la terre comme avilissant, les techniques « ancestrales » comme devant systématiquement être « améliorées »: une représentation de la nature compatible avec le récit du progrès et les idéaux de leur classe sociale. Les immeubles du Corbusier tiennent grâce à des principes physiques harmonieusement utilisés, c'est une des raisons pour lesquelles il reste une figure historique exemplaire pour les architectes et designers. Comment contredire Adolf Loos lorsqu'il explique que les procédés vernaculaires peuvent être techniquement améliorables? Ce n'est pas faux en soi, quoique l'on puisse discuter de la notion d'amélioration. Que ces architectes y voient une référence à la nature n'est pas faux non plus: c'est là leur interprétation, tout autant valable que celle de la nature-mère nourricière « source de joie et de vie » d'Ebenezer Howard, ou celle des jardinier·ère·s s'occupant de leur parcelle familiale après leurs journées de travail.

28

Michel Ragon,
*Histoire
de l'architecture et
de l'urbanisme
modernes 2, op. cit.,
p. 237.*

Nombre de nos villes, quartiers ont été définis selon des normes urbanistiques issues de cette pensée moderne. La place que la nature y occupe a été définie selon l’imaginaire et les pratiques d’architectes et urbanistes occidentaux issus majoritairement des classes sociales supérieures du début du siècle dernier. Depuis, les sensibilités environnementales et écologiques ont évolué, les bâtiments aussi, l’état des écosystèmes aussi. Il peut nous sembler avoir « perdu notre lien avec la nature » en habitant un immeuble dont les normes représentaient en 1920 le summum de l’harmonie décrite par Le Corbusier.

Le problème ne me semble ainsi pas être les assertions des modernes, mais plutôt l’imposition de leur cadre de perception, charriant avec lui ses modes de transmission homologués des connaissances de la faune et de la flore comme étant le seul légitime, le seul véritable. Bourdieu et Passeron ne définissent pas autrement la violence symbolique que comme suit: « La sélection de significations qui définissent objectivement la culture d’un groupe ou d’une classe comme système symbolique [et] arbitraire en tant que la structure et les fonctions de cette culture ne peuvent être déduites d’aucun principe universel, physique, biologique ou spirituel, n’étant unies par aucune espèce de relation interne à la “nature des choses” ou à une “nature humaine” [...]. Tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force, ajoute sa force propre, proprement symbolique, à ces rapports de force²⁹. » En ce sens, ne peut-on pas considérer le design, l’architecture et l’urbanisme capables de produire une telle violence, en appliquant des normes d’habitation façonnant nos rapports sociaux et culturels, non seulement entre nous, habitants, mais

également avec nos milieux de vie? Les normes d’aménagement ont été conçues en admettant que la perception de la nature des modernes était universelle, ou au moins, la plus innovante et la plus progressiste, car pouvant donner une impression d’unanimité en silenciant les représentations et connaissances d’autres catégories sociales ou culturelles. L’historienne Anne-Marie Granet-Abisset détaille, dans le dossier de l’INA *Montagnes magiques*³⁰, la façon dont les Alpes françaises ont été modernisées. Elle y donne à voir, par les reportages de l’époque ou les discours des aménageurs, comment les modes d’habiter des populations locales étaient considérés en retard par rapport au reste de la France. Leurs perceptions et connaissances du territoire, ainsi que de ses contraintes, ne figuraient ainsi au cahier des charges des aménagements que lorsqu’elles allaient dans le sens de la modernité.

29

Pierre Bourdieu et
Jean-Claude Passeron,
*La Reproduction. Éléments
pour une théorie du système
d’enseignement*, Paris, Éditions
de Minuit, 1970, p. 18-84.

30

Anne-Marie Granet-Abisset,
« Dire la modernité », in Anne-Marie
Granet-Abisset, Stéphanie Rouanet,
*Montagnes magiques. Cent ans
de tourisme alpin à l’écran*, fresque
interactive INA, 2014 [consultable en
ligne sur le site de l’INA].

Aussi, en réfléchissant à des façons d'habiter plus écologiques, à des manières de cohabiter avec le reste des espèces, peut-être devons-nous interroger nos différences de représentations, de pratiques et de sensibilités, les considérer dans leur pluralité. Il pourrait être cynique de vouloir dépasser les dogmes modernes en y appliquant la même violence symbolique, en imposant à autrui, consciemment ou non, sa propre perception de la nature comme universelle. Rappelons notamment que les premières victimes de la pollution sont des populations déjà marginalisées, issues des classes populaires, souvent racisées³¹, dont les points de vue sur l'écologie ou la nature sont largement ignorés³². Théoriser, créer, aménager sans considérer ces facteurs socioculturels, c'est risquer d'établir la transition écologique selon les termes d'une seule morale de classe, finalement tout autant autocentrée que les dogmes universalistes modernes. Ces problématiques demandent un effort d'imagination: la mobilisation de divers moyens narratifs, la collecte de récits, d'entretiens³³ afin de décoloniser nos méthodes de designers, architectes, urbanistes, d'une idéologie solutionniste et de permettre la prise en compte d'une pluralité de relations au vivant.

31

Ramzig Keucheyan, *La nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique*, Paris, La Découverte, 2014.

32

John Baird Callicot, « Contemporary Criticisms of the Received Wilderness Idea », art. cit.; Jean-Baptiste Comby, *La Question climatique. Genèse et dépolitisation d'un problème public*, Paris, Raisons d'agir, 2015; Malcolm Ferdinand, *Une écologie décoloniale, penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, « Anthropocène », 2019.

33

Bien que cela n'ait pas été leur objectif, les documentaires *Le bois dont les rêves sont faits* de Claire Simon et *L'Île au Trésor* de Guillaume Bras en donnent de passionnants exemples. L'une explore le bois de Vincennes, l'autre la base d'attraction nautique de Cergy, chacun·e, par les activités et discours de ceux et celles qui y travaillent, y vivent, s'y promènent. Des habitudes d'une travailleuse du sexe, aux cérémonies religieuses et aux parcours des gardien·ne·s de sécurité, on y voit le fin entremêlement de récits et pratiques permis par les quelques hectares d'un espace de « nature » en Île-de-France.



Delphine Hyvrier is working on a thesis of research and creation in Industrial Arts (CyDRé, DDL Esadse/CIEREC – Université Jean-Monnet).

“WE HAVE LOST OUR CONNECTION WITH NATURE”

The Myth or the Fault of the Moderns?

Delphine Hyvrier

“Like idiots, we have lost our connection with nature¹”. Taken from a letter by David Hockney to Ruth Mackenzie, artistic director of the Châtelet, this sentence was echoed by a considerable number of media in this month of April spent in lockdown.

It must be said that observing this spring appear through the windows, behind the gates of the parks, within a kilometre of one’s home, was a source of intense reflection on our relationship with nature. I have never seen

2
Here is a non-exhaustive anthology of sources which were available online at the time of writing this article: Layla Landry, “Coronavirus: un chevreuil en centre-ville, des colverts dans la rue, comment la nature reprend ses droits”, France 3 Grand Est, 6th April 2020; “Déconfinement: faut-il laisser la nature reprendre ses droits?”, France 2, “Le 13 Heures”, 23rd May 2020; Boris Granger, “Coronavirus : la nature reprend-elle vraiment ses droits? L’avis de l’ornithologue picard Philippe Carruette”, France 3 Hauts-de-France, 26th March 2020; Julie Pacorel & Laure Fillon, “Les humains sont confinés, la nature reprend ses droits”, *L’Orient-Le Jour*, 29th March 2020; Patrick Isson, “Confinement : la pollution sonore diminue et la nature reprend ses droits en ville”, RTL, 20th April 2020; Amaury Lelu, “En Italie, la nature reprend ses droits durant la crise sanitaire”, *We Demain*, 20th March 2020; Guilhem Richaud, “À Agde, pendant le confinement, la nature reprend ses droits”, *Le Midi libre*, 24th April 2020; Céline Peschard, “Quand la nature reprend ses droits grâce au confinement”, *Au féminin*, 20th March 2020.

the expression “nature reclaims its rights” used as much as in recent months², to bear witness to the animal peregrinations in our *human* towns and cities. The presence of these animals, and of the virus the origins of which are said to be found in wild fauna, call for a clear observation: we humans take up too much space. We encroach on the territory of other species. And one explanation, amongst others, of this encroachment is this loss of connection with nature, this blind modern belief in the legitimate domination of our species over the rest of the living world. This belief in human domination may even be the cause of the Anthropocene, that much-debated hypothesis that sees our activities since the industrial era as constituting such a powerful force that it has marked the Earth as far as its geological strata.

1

David Hockney, letter to Valérie Duponchelle dated 16th April 2020, published in *Le Figaro* (Valérie Duponchelle, “Lettre ouverte de David Hockney à la France: J’ai 83 ans, je vais mourir...”, *Le Figaro*, 16th April 2020 [available online]), *Numéro* (Lolita Mang, “David Hockney rédige une lettre ouverte pour la France”, *Numéro*, 16th April 2020 [available online]); also broadcast on the radio station France Inter (Augustin Trapenard, “Comme des idiots, nous avons perdu notre lien avec la nature...” – David Hockney”, France Inter, 16th April 2020 [available online]).

Anthropocene theorists from the social sciences, such as Bruno Latour, Donna Haraway, Philippe Descola and Tim Ingold, have shown that this relationship of domination over nature is not

³
Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, «L'Armillaire», 1991.

⁴
Ibid, p. 46.

specific to all humans, that it is not universal: it is a cultural representation, a Western belief, stemming from the ideology of the Moderns³. This modern conception is said to be a legacy of an Enlightenment philosophy that evolved before finding a hegemonic place in post-war economic and reconstruction policies.

Latour, for example, analyses the place of the living in the founding scientific and legal texts of the 19th century, and observes that in our modern practices and languages, nature is seen as "the silent and material multitude of objects⁴" which can only be represented by scientists. Humans, for their part, are subjects with rights and form a society from which nature is excluded, since it is perceived only as a passive and exploitable resource. This distinction between nature and culture is seen as the dogma on which our Western society was built, and is even illustrated in the way we produce and use buildings and objects, separating us more and more from our living context: "To make our task easier, we invent technical objects: a car, a TGV, a plane, but also a telephone, mobile if possible, to detach us completely from any concrete place. And we hasten to consider these various gadgets as so many 'objects' which we have 'produced', giving them an autonomous existence, above ground, separated from us and their environment⁵."

Without a doubt, the lockdown highlighted this distancing of the living, which, while we locked ourselves in, "reclaimed its rights" in the urban spaces from which we had apparently excluded it. Blurring, as it does, the boundaries within which the Moderns foreclosed these notions of nature and culture, this phenomenon provides

⁵
Tim Ingold, quoted in Saskia Walentowitz, Yves Citton, «Pour une écologie des lignes et des tissages», *Revue des livres*, n° 4, March 2012, p.28-39.

⁶
Aude Massiot, «Jane Goodall, "Il faut repenser notre relation aux animaux"», *Libération*, chronique «Le Fil vert», 22nd April 2020 [available online]; Francis Leconte, «Philippe Descola, "Il faut repenser les rapports entre humains et non-humains"», *Le Journal du CNRS*, 3rd June 2020 [available online].

⁷
As Arturo Escobar, in particular, has suggested: "I propose to call 'pluriversal design' this activity [which is] essential to transitions aiming to create the technological, social and ecological context adapted to the development of multiple forms of knowledge and worlds, both human and non-human, within the dynamics of mutual enrichment." *Sentir-Penser avec la terre, une écologie au-delà de l'Occident*, Paris, Seuil, «Anthropocène», 2018, p.164.

a fascinating case study of interspecies cohabitation. The lesson is particularly exciting for artists, architects, designers and town planners, who now have to "rethink our connection⁶" with the living at the end of this crisis; to conceive forms and uses, based on more inclusive, less anthropocentric imaginaries⁷. Numerous initiatives were undertaken in this area before the lockdown: the book *Terra Forma. Manuel de cartographies potentielles*, by Alexandra Arènes, Axelle Grégoire and Frédérique Aït-Touati, inviting us with multiple methods to map the diversity of our relationships with the living; the work of Neri Oxman or Stefano Mancuso at the Milan triennial, *Broken Nature*, drawing

inspiration from plants during the creative process and not just using them as raw materials; or *Le Parlement de Loire*, a series of multidisciplinary hearings proposed by the visual artist and writer Camille de Toledo with a view to presenting a report to the French National Assembly in support of making the Loire a legal entity.

However, I would like to express several doubts here about this feeling of loss of connection with nature and this modern opposition between nature and culture. Has nature been that absent from modern thinking? Has this thinking built our daily environments on such a proven contempt for life, its processes and the diversity of its species? It seems to me that the relationship between humans and nature has, in fact, never ceased to question Westerners in the construction of modernity. If we ignore these complex questions, does this not mythify the involvement of this current of thought and creation in current ecological debates? Finally, today, when we talk about revisiting the mistakes of these Moderns, is there not a phenomenon of idealisation of the renewal that this relationship with the living would be?

Let us take the great prescribers of modernity to whom the organisational principles of the towns, cities, buildings and objects we use every day are attributed. Those who have supposedly distanced us from the living. What contempt for nature is there to be found in the words of that pioneer of modern architecture, Adolf Loos, when in his 1913 *Rules for Those Building in the Mountains*, he remarks on this subject: “The plain requires vertical organisation, the mountain horizontal organisation. Human work must not compete with the divine work⁸”? What absence of consideration for vernacular knowledge, the place of the elements and of the climate is to be seen when he directs the architect to observe peasant building practices, which he considers closer to the truth than those of *bourgeois* constructions? “Do not think about the roof, but about rain and snow. This is the thinking of the peasant, who will build the flattest roof he can with the means at his disposal. In the mountains, snow should not fall from the roof when it wants to, but when the peasant wants it to.”

As disturbing as it may seem today, Le Corbusier, the high-priest of concrete, took nature as his model. In 1923, he wrote, lyrically, in *Vers une architecture*: “The creations of the machinistic technique are organisms tending towards purity and subjected to the same evolutionary rules as the objects of nature which arouse our admiration.” And in *La Charte d’Athènes*, which is both a programme and a manifesto of modern architecture, established following the International Congresses of Modern Architecture (CIAM), he wrote: “The individual who loses contact with nature is diminished by it and pays dearly, with illness and with decay, for a rupture which weakens the body and ruins his sensitivity corrupted by the illusory joys of the city⁹.”

8
Quoted in
Françoise Véry,
« Les Alpes, introduction
à une autre histoire de
l’architecture. Morceaux
choisis », *Revue
de géographie alpine*,
t. LXXXIV, 1996,
p.107.

9

Le Corbusier,
La Charte d'Athènes,
 Paris, Points, « Essais »,
 2016 [1933]. p.36.

In his 1928 manifesto *Bauen*, Hannes Meyer, director of the Bauhaus from 1928 to 1930, refers to biological processes to underpin his functionalist theory:

“Conceiving the building in functional and biological

terms like the deed of giving shape to a living process

logically leads to pure construction: these constructive forms have no country of origin, they are the expression of an international trend in architectural thinking.”

I deem it important to note that, in all three cases, nature is not cited as an inert object. It appears as much as a spiritual inspiration as a construction model, and although these considerations emphasise the functionality of spaces and objects, it is not reduced to a strict mechanism, or a set of passive and objectifiable things. It is, therefore, by drawing inspiration from nature in their aestheticisation of technical progress that these architects and designers have accompanied technological globalisation, the introduction of mass production and consumption, and its ecological disasters.

One could also imagine that they were working on this relationship with nature without an awareness of the ecological impact of the industrial production which they welcomed at the time, perhaps out of a lack of data to analyse, since environmental degradation was less significant than it is today. But this is not the case: As Christophe Bonneuil and Pierre de Jouvancourt have shown¹⁰, the harmful consequences of industrialisation, both on workers and on the climate and ecosystems, were identified and denounced from the outset. In 1850, the geographer Élisée Reclus wrote *Du sentiment de nature dans les sociétés modernes* accusing industrialists, farmers and tourists of making the landscape ugly with their activities: “Vast tracts of land which were once beautiful to behold and [which people] loved to walk through are completely disgraced, and one feels genuine repugnance against looking at them. Moreover, it often happens that the farmer, poor both in science and in love of nature, makes mistakes in his calculations and causes his own ruin by the modifications he unwittingly introduces into the climates. Similarly, it matters little to the industrialist, exploiting his mine or factory in the countryside, [that he] blackens the atmosphere with coal smoke and fouls it with pestilential vapours¹¹.” As early as 1863, the zoologist Karl Möbius observed the consequences of overfishing by studying oyster populations in the Oléron roadstead. He considered that this overfishing was encouraged by the arrival of the train, inciting the inhabitants to fish more so as to be able to export their oysters outside their region¹².

10

Jean-Baptiste Fressoz
 & Fabien Locher, « Le climat
 fragile de la modernité.
 Petite histoire climatique de
 la réflexivité environnementale »,
La Vie des idées, 20th April 2010
 [available online].

11

Élisée Reclus, *Du sentiment de nature
 dans les sociétés modernes*, Paris,
Revue des Deux Mondes, vol. LXIII, 1866
 [available at the Gallica online digital
 library].

12

Jean-Paul Deléage, *Une histoire
 de l'écologie*, Paris, Seuil,
 « Sciences », 1991.

At the 1909 International Congress for the Protection of Landscapes, the participants – scientists, artists, politicians – unambiguously denounced “the dangers to nature from industry and tourism, which sometimes becomes as devastating as industry¹³”. Even more radically, in 1938, the American Committee for Wildlife Protection established that civilisation was in itself a problem for the protection of nature¹⁴. From an early date, other scientific, legal and political reports identified and communicated very clearly concerning the environmental impacts of such enterprises¹⁵.

A brief incursion into the history of ecology shows that today’s industrial ecological disasters are not caused by a lack of knowledge of the consequences of these activities. Let us note in passing the lack of unanimity among scientists regarding the legitimate, physical and moral domination – for it is modern – of humans over nature, or the lack of ethical and ideological consensus on industrial projects. However, these debates did not prevent Loos, Meyer, Le Corbusier, along with other figures of modernity, such as Bruno Taut or Hendrik Petrus Berlage, from taking nature and its harmony as a model for their projects.

I feel that I should also point out that the functionalism of modern architects, designers and town planners was not the only theoretical school at the end of the 19th and beginning of the 20th centuries. Nature occupied a prominent place at the core of the thinking of some of these other theories.

In 1898, faced with the rural exodus and the overcrowding of cities, Ebenezer Howard proposed the garden cities project, from which many neighbourhoods and residential suburbs in France and around the world have drawn inspiration. These spaces were intended to combine the advantages of both the city and the countryside for the inhabitants as well as to rebalance the economy, by creating “the spontaneous movement of the people from our crowded cities to the bosom of our kindly mother earth, at once the source of life, of happiness, of wealth, and of power¹⁶”. In France, the allotment garden (literally: workers’ gardens) movement, promoting the hygiene and rest of workers through gardening, developed from 1906 onwards, testifying to a recognition of the need for contact with some form of nature; a contact that was as much a matter of aesthetics as of hygiene or of growing food. Influential thinkers and town planners of the time included Patrick Geddes and Oswald Spengler. An urban planner and biologist by training, Geddes based his theories on a careful study of the interactions between humans and the natural environment, considering that the influence of the environment

¹³
Congrès international pour la protection des paysages, Paris, 1909. C.R. *revu et annoté*, 1909, Paris, Société pour la protection des paysages de France, 1910 [available at the Gallica online digital library].

¹⁴
François Jarrige, *Technocritiques*, Paris, La Découverte, 2014.

¹⁵
For example, the first environmental protection law dates from 1906. For more historical details on environmental consequences, see: Jean-Baptiste Fressoz & Christophe Bonneuil, *L'Événement anthropocène*, Paris, Seuil, « Anthropocène », 2013; and Armel Campagne, *Capitalocène, aux racines du dérèglement climatique*, Paris, Éditions Divergences, « Pensée radicale », 2017.

¹⁶
Ebenezer Howard, *To-Morrow: A Peaceful Path to Real Reform*, London, Swan Sonnenschein, 1898, p. 7 [available online at: www.archive.org/details/].

17

Michel Ragon,
*Histoire de l'architecture
et de l'urbanisme modernes 2,
Naissance de la cité moderne
(1900-1940)*, Paris, Seuil,
« Essais », 2010.

18

Oswald Spengler, *Le Déclin
de l'Occident I et II. Esquisse d'une
morphologie de l'histoire universelle*,
1931, quoted in:
Michel Ragon, *Histoire de
l'architecture et de l'urbanisme
modernes 2, ibid.*

on them was even more decisive than that of heredity¹⁷. Spengler was a philosopher who, by comparing European cities to declining living organisms, unwittingly provided a breeding ground for Nazi ideology¹⁸. Both theorists saw human beings, whether inhabitants or citizens, as part of the living. This view was shared by thinkers and researchers from various disciplines, who claimed to study and teach science by including humans in the study of ecosystem interrelationships and not as the master and possessor of nature. This was particularly the case

of the geographer, mountaineer and cartographer Franz Schrader (1906)¹⁹ and his cousin Elisée Reclus, who claimed in the above-mentioned text that modern man had to learn as much from untamed nature as from civilisation. The botanist Arthur George Tansley argued in 1935: “We cannot confine ourselves to the so-called ‘natural’ entities and ignore the processes and expressions of vegetation now so abundantly provided us by the activities of man²⁰”. Once again, the living, its evolution under human action and *vice versa* are the subject of complex theories, attesting to a constant interdisciplinary reflexivity.

19

Serge Audier, *L'Âge
productiviste. Hégémonie
prométhéenne, brèches et
alternatives écologiques*, Paris,
La Découverte, 2019.

20

“The Use and Abuse of
Vegetation Concepts and
Terms” quoted in: Jean-
Paul Deléage, *op. cit.*

The question of the relationship between humans and the living seems to have been a recurring interdisciplinary issue in art, architecture, design, science and politics for both the followers and contradictors of modernity alike during the 19th and 20th centuries. Based on both material and symbolic analyses, the concept of nature itself has been used to legitimise ideological, spiritual and aesthetic interpretations, ranging across the political spectrum from the extreme right (in the case of the Nazi interpretation of Spengler) to the extreme left (for the anarchist and libertarian geographer Élisée Reclus). As I see it, the affirmation that modernity has made such a clear distinction between nature and culture seems to be an act of essentialism.

Once Modern theses had gradually become dominant in urban planning, architecture and design, how could they have given the impression of distancing humans from nature while using it as their inspiration? Why, in spite of this research in the artistic, architectural and scientific domains clearly establishing humans as an integral part of nature, would we have “lost our connection with nature” today?

I would very much like to have a quick and effective response, which would be both universal and artistically as exciting as that of the theorists of the Anthropocene. To say that we must go beyond Modern dogmas to reconsider

our relationship with the living. But I have only one lead, resulting in no clear solution, no formula, and most disappointing in its level-headedness. A lead that can be summed up in one question: what if the nature we feel distanced from today is not the nature they were inspired by yesterday?

It is thus a question of considering the social, cultural and historical frameworks through which we grasp these questions of nature and culture. The geographers Eric Glond and Paul Arnould sum this up in a neat formula²¹: “The nature of some is never really the nature of others [...], the nature of yesterday is not always the nature of today, [...] the nature of here has little to do with the nature of elsewhere.” When we examine these terms closely, it is easy to see that there is not man on one side and nature on the other, but a multiplicity of human communities, coexisting with an infinite number of ecosystems, thus generating an extreme diversity of relationships with nature. This is the issue raised by Philippe Descola in *Par-delà nature et culture*²². To this cultural and geographical relativity must be added a historical factor. Cultures evolve, so does nature, and what we mean by nature from one decade to the next does not necessarily designate the same reality, nor are the same values associated with it. The example of the founding of national parks or nature reserves is a frequent case study in environmental history which can help clarify this notion of relativity. If today this name evokes the preservation of ecosystems, scientific research or the fight against rural depopulation, these are not the first arguments for the conception of these parks. In the United States and France, the primary aim was to preserve places of nature that exalt the beauty of the homeland and, in so doing, foster patriotic feelings among their respective citizens²³. Secondly, the intention was also to allow the development of virile qualities in the men of the bourgeois elite of that time, through contact with untamed nature. The industrial towns and cities were supposedly too comfortable and “feminising”, thus preventing the development of those qualities necessary for the stature of the representatives of the nation²⁴. If this perception of untamed nature seems to be the antithesis of our perception today, it is not because the decision-makers of the previous century were wrong, it is because these perceptions have evolved – except perhaps among certain identitarian survivalists. Another example: man’s powerful relationship with nature, with his territory, was at the heart of Nazi ideology. This thinking resulted in the favouring of German vernacular architecture and the eradication of plant species considered as foreign in order to enhance the living environment that supposedly allowed the “Aryan race” to develop its alleged superiority by establishing

21

Paul Arnould & Éric Glond, « Wilderness, usages et perceptions de la nature en Amérique », *Annales de géographie*, vol. 3, n° 649, 2006, p.227-238.

22

Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2005.

23

Marcel Jain, « Les sociétés sportives d'alpinistes et les refuges de montagne dans les Alpes françaises depuis 1874 », *Revue de géographie alpine*, 1975.

24

William Cronon, « Le problème de la wilderness, ou le retour vers une mauvaise nature », *Écologie politique*, n° 38, 2009, p.173-199.

25

Kenny Cupers,
 “Bodenständigkeit:
 The Environmental Epistemology
 of Modernism”, *The Journal
 of Architecture*, n° 8,
 16th November 2016.

26

John Baird Callicott, “Contemporary
 Criticisms of the Received Wilderness
 Idea”, *Wilderness Science in a Time
 of Change: A Conference. Volume 1:
 Changing Perspectives and Future
 Directions*, Missoula, Ogden
 Department of Agriculture,
 Forest Service, Rocky Mountain
 Research Station, 1999, p.25.

a healthy and virtuous relationship with the land²⁵. However, when people today rehabilitate farms according to traditional techniques, cultivate local species, and are happy to bring the land back to life, it is – *a priori* – rarely with the idea of reviving the ideals of the Third Reich. In these two examples, we can see that the word “nature” did not have the same meaning for Nazi ideologues as it did for the American *bourgeoisie* of the 19th century. At the same time, the indigenous populations in the United States, who were gradually excluded from their

territories in order to make these lands more compatible with fore-mentioned *bourgeoisie*'s idea of untamed nature²⁶, probably did not perceive nature in the same way as the latter, while the agricultural workers must also have had their own different conception of it.

“All environmental knowledge is culturally constructed and historically contingent, including our own. [...] We have to admit the humiliating fact that we cannot know nature immediately. We encounter it through our beliefs, our cultural institutions and our knowledge structures²⁷”, as the historian William Cronon wrote in his *De l'utilité de l'histoire environnementale*. By accessing nature through social and cultural frameworks, our perceptions of nature, even among contemporaries, are not similar. Nature, as an objective concept, state or unchanging truth, simply does not exist. The cultures through which we apprehend it make us associate political or spiritual beliefs, values and specific practices with a certain definition of the living. What we call “nature” is an extraordinarily changeable concept; a real ideological catch-all, given the extent to which it evolves according to societal projects, beliefs and cultural influences.

In their time, Loos and Le Corbusier probably felt connected with nature in their buildings; connected with *their own representation* of nature. If we consider the concept of nature not as a reality, but as a catch-all word carrying our cultural and social interpretations of the living, each of their interpretations is true and valid. The discourse and practices of modern architects and designers can be interpreted slightly differently by applying these concepts from environmental history. When Le Corbusier talks about nature, he is talking about the balance of materials allowed by the laws of physics: “The engineer, inspired by the law of economics and driven by calculations, accords us with the laws of the universe. He reaches harmony”, (*Vers une architecture*; this is not gardening, which he describes as “a chore”, “deforming” the bodies of the workers; with watering and managing snails constituting, according to him, “martyrdom”²⁸. Adolf Loos also writes in *Rules for Those Building in the Mountains*: “Pay attention to the forms with

27

William Cronon,
 « De l'utilité de l'histoire
 environnementale », *Nature
 et récits. Essais d'histoire
 environnementale*, (translated
 by Mathias Lefèvre), Bellevaux,
 Éditions Dehors, 2016, p.263.

28

Quoted in:
Michel Ragon, *ibid.*
p.237.

29

Pierre Bourdieu &
Jean-Claude Passeron, *La
Reproduction. Éléments
pour une théorie du système
d'enseignement*, Paris,
Editions de Minuit, 1970,
p 18-84.

which the peasant builds. For this is the ancestral knowledge bequeathed by his forebears. However, seek to discover the reasons these forms were produced. If technical progress makes it possible to improve them, these improvements must always be adopted. The flail has been replaced by the threshing machine.” Loos and Le Corbusier do indeed evoke nature, but from a social and cultural framework which leads them to perceive that working the land is

degrading, and that “ancestral” techniques have to be systematically “improved”: a representation of nature compatible with the narrative of progress and the ideals of their social class. Le Corbusier’s buildings stand thanks to harmoniously used physical principles, which is one of the reasons why he remains an exemplary historical figure for architects and designers. How can we contradict Adolf Loos when he explains that vernacular processes can be technically improved? This is not false in itself, although the notion of improvement may be open to debate. That these architects see in it a reference to nature is not false either: this is their interpretation, which is just as valid as that of Ebenezer Howard’s nurturing “kindly mother earth, at oncethe source of life, of happiness”, or that of the gardeners looking after their family plot after their days at work.

Many of our cities, and neighbourhoods have been defined according to urban planning standards resulting from this modern thinking. The place nature occupies in them has been defined according to the imagination and practices of Western architects and town planners, hailing mainly from the upper social classes of the beginning of the last century. Since then, environmental and ecological sensitivities have evolved, as have buildings and the state of ecosystems. It may seem to us that we have “lost our connection with nature” by living in a building constructed according to norms which, in 1920, represented the pinnacle of harmony described by Le Corbusier.

To my mind, the problem thus seems not to be the assertions of the Moderns, but rather the imposition of their framework of perception, carrying with it its approved modes of transmission of knowledge of fauna and flora as the only legitimate, the only true knowledge. Bourdieu and Passeron define symbolic violence in the following terms: “[t]he selection of meanings which objectively define the culture of a group or class as a symbolic system is arbitrary in that the structure and functions of this culture cannot be deduced from any universal, physical, biological or spiritual principle, not being united by any kind of internal relationship to the ‘nature of things’ or to a ‘human nature’ [...]. Any power which succeeds in imposing meanings and in imposing them as legitimate while concealing the power relationships which are the basis of its strength, adds its own, properly symbolic force to these power relationships²⁹.” In this sense, might we not

30

Anne-Marie
Granet-Abisset,
« Dire la Modernité »,
in *Montagnes magiques*
[available online on
the INA website].

31

Ramzig Keucheyan,
*La nature est un champ
de bataille. Essai
d'écologie politique*, Paris,
La Découverte, 2014

consider that design, architecture and urban planning may be capable of producing such violence, by applying norms for housing which shape our social and cultural relationships, not only between us, the inhabitants, but also with our living environments? Spatial organisational standards were conceived with the assumption that the Moderns' perception of nature was universal, or at least the most innovative and progressive, as it could give an impression of unanimity by silencing representations and knowledge from other social

or cultural categories. In the INA *Montagnes magiques*³⁰ dossier, the historian Anne-Marie Granet-Abisset details the way in which the French Alps were modernised. In it, she shows, through news items of the time or the discourse of the planners, how the ways of living of the local populations were considered to lag behind the rest of France. Their perceptions and knowledge of the territory they inhabited and its constraints were only included in the development specifications when they were in line with modernity.

And so, when thinking about more ecological ways of inhabiting, ways of cohabiting with all the other species, perhaps we need to question our differences in representations, practices and sensitivities, and consider them in their plurality. It might be cynical to want to go beyond modern dogmas by applying the same symbolic violence to them, by imposing on others, consciously or not, one's own perception of nature as universal. It should be remembered, in particular, that the first victims of pollution are populations which are already marginalised, from the working classes, often racialised³¹, and whose views on ecology or nature are largely ignored³². To theorise, create and develop without considering these socio-cultural factors is to risk establishing the ecological transition according to the terms of a single class ethic; ultimately, this is just as self-centred as modern universalist dogmas. These problematics require an effort of imagination: the mobilisation of various narrative means, the collection of stories and the conducting of interviews³³ in order to decolonise our methods as designers, architects and town planners, freeing them from solutionist ideology and allowing a plurality of relationships to living things to be taken into account.

32

John Baird Callicot, *op. cit.*; Jean-Baptiste Comby, *La Question climatique. Genèse et dépolitisation d'un problème public*, Paris, Raisons d'agir, 2015; Malcolm Ferdinand, *Une écologie décoloniale, penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, « Anthropocène », 2019.

33

Although this was not their objective, the documentaries *Le bois dont les rêves sont faits* by Claire Simon and *L'île au Trésor* by Guillaume Bras provide riveting examples. The first explores the Bois de Vincennes, the second the nautical attraction at Cergy, both by means of the activities and words of those who work, live or walk there. From the habits of a sex-worker to religious ceremonies, to the rounds of security guards, we are shown intricate mixing of narratives and practices enabled by these few acres of two nature spaces in the Paris region.